

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for Du 2 novembre 1904, Du 1er au 31, etc.

bitrage ont fait œuvre de patriotisme éclairé et ont bien mérité de l'humanité.

LE Sentiment dynastique

L'Empire Allemand.

L'empereur Guillaume, à l'inauguration du Musée Frédéric, à Berlin, a jugé bon tout ensemble de rendre à la mémoire de son père un hommage dont le caractère filiale n'a pas laissé de surprendre ceux qui se souvenaient de donner aux écoles qui se partageaient l'art allemand contemporain une leçon peut-être un peu présomptueuse d'orthodoxie classique.

C'est l'habitude de ce souverain universel de se mêler de ces hautes controverses et de trancher les débats qui mettent aux prises depuis des générations les plus beaux génies et les plus honnêtes tempéraments, comme il décide en dernier ressort en matière de politique ou d'administration, ou comme il exerce le commandement suprême dans l'armée.

Anjourd'hui, le temps a fait son œuvre, il a amorti les passions, réconcilié les dissentiments. Guillaume II a pu commencer à être juste pour l'empereur dont le règne fut une agonie de cent jours à l'heure précise où il rompit avec l'impérialisme qui avait fait une si cruelle opposition à son souverain moribond et dont, héritier présomptif peu soucieux des douleurs intimes de ses parents, il avait promis avec une ostentation provocante de suivre le pascha et de pratiquer la politique.

Les vieux serviteurs de Frédéric III, dont quelques uns ont reçu, à l'occasion de cette cérémonie, des marques un peu tardives de la bienveillance impériale, ont en surtout plaisir à entendre la voix de Guillaume proclamer hautement que son père fut un héros de l'histoire, qu'il fut, tout en chérissant la paix, moissonner les lauriers sur les champs de bataille et que son influence civilisatrice s'exerça non seulement en favorisant le progrès politique et le développement des libertés publiques, mais aussi en amenant pour la nation les trésors d'art d'un grand musée.

Si c'est presque une nouveauté que de trouver un jugement si sympathique à l'égard de Frédéric sur les lèvres de son fils, il faut reconnaître, par contre, que l'empereur actuel, si accentué que soit son personnelisme, s'est toujours fait un point d'honneur d'exalter la mémoire de son grand père. Il y a même un quelque chose à la fois de touchant et d'un peu comique dans la persévérance des efforts par lesquels le petit fils modèle a tenté la gageure difficile de faire de son aïeul, non seulement l'homme de devoir, le Hohenzollern, appliqué, le souverain heureux dans ses choix et fidèle à ses conseillers, le favori tardif de la fortune qui, selon le mot de Louis XIV au maréchal de Villeroi, n'a pas accoutumé de se donner aux vieillards, mais encore le Chateaugay de ces non-

veux Douze Pairs, le créateur véritable de la grande œuvre. Guillaume le Grand.

Ces titres là ne se décrètent ni ne s'imposent. L'histoire seule les confère librement, et tout le zèle, parfois maladroit, des courtisans et d'une presse servile n'a pas suffi à perpétuer la grande impériale. Guillaume II s'en irrite, parce qu'il a le sens juste de l'importance des éléments, en quelque sorte sentimentaux, du loyalisme, surtout dans un Etat à Constitution aussi compliquée que l'est celle de l'empire allemand.

Il s'agit de tresser une sorte d'arabesque autour du mécanisme assez nu d'une organisation très moderne. En fait, sous le nom et les formes d'un empire, l'Allemagne unifiée en 1871 n'est guère qu'une confédération d'Etats avec présidence héréditaire; elle ressemble plus à une république "au génie" qu'à l'ancien type du Saint-Empire romain des nations germaniques.

Et ce n'est pas seulement ses romantiques rétrospectives qui induit l'empereur, ce carieux alliage d'arabesque et de modernisme, de réalisme très pratique et de sentimentalisme très "clair de lune", à chercher tous les moyens de donner du recul et de la profondeur aux perspectives constitutionnelles; c'est une politique fort avisée. Il a bien raison quand il déplore la disparition, aujourd'hui presque totale, de la génération des restaurateurs de l'empire. Ces figures de généraux, d'hommes d'Etat, de souverains, avaient pris dans l'imagination populaire des proportions héroïques, et le reflet de leur gloire rayonnait sur le gouvernement des temps actuels.

On ne saurait dire que le roi George de Saxe, qui vient de mourir à soixante-douze ans après deux ans de règne, fut un personnage du premier plan. Il n'avait pas en l'éclat des services militaires de son frère, le roi Albert, l'un des commandants d'armée des jours décisifs. Il n'en était pas moins l'un des survivants de cette ère où il avait joué modestement, mais utilement son rôle.

Parmi les souverains, il ne reste plus guère que le grand-duc de Bade, si proche allié de la maison de Prusse, qui, régent depuis 1852, régna depuis 1856, ait pris une part effective aux grandes choses qui précéderont et prépareront le triomphe de la politique unitaire. L'un après l'autre les appuis historiques d'un loyalisme qui, en dehors de la Prusse, tend à perdre tout caractère sentimental et personnel, s'écartaient.

Il faut avouer que le moment est singulièrement mal choisi par un empereur qui n'est plus guère que le président d'une confédération d'Etats, pour aller attaquer la souveraineté particulière, porter atteinte au loyalisme local, menacer le droit dynastique comme il le fait dans cette affaire de Lippe-Detmold.

Concours de Beauté.

Un concours de beauté et de maintien sera lieu à Prince's Room, à Kennington. Un riche gentleman offre sa maison et sa fortune à celle qui sortira victorieuse de cette épreuve.

Il est interdit aux concurrentes d'employer tout artifice de teinture ou de maquillage. Toute beauté reconnue coupable d'avoir forcé la nature, sera disqualifiée.

Il est également défendu de s'exhiber autrement qu'en robe montante. Le décolletage est sévèrement prohibé.

On comprend la première interjection, mais la seconde!... Le gentleman de Torquay est bien discret!

La princesse des Asturies.

Voici l'historique médical de la brève et mortelle maladie de la princesse des Asturies.

Elle était entrée en très bonne santé dans le neuvième mois de sa grossesse, quand une indigestion survint, causée par l'absorption de châtaignes et de glands. De violentes douleurs d'entrailles se déclarèrent. Vu son état, les médecins du palais prescrivirent à la princesse un régime rigoureux, un repos absolu et une médication calmante. Toute la journée de samedi son mari, le prince Charles de Bourbon-Naples et la reine-mère, Christine, veillèrent la malade, qui présentait les premiers symptômes de l'accouchement avec beaucoup de douleurs et de fièvre, à une heure du matin dimanche.

Après deux heures la petite princesse vint au monde. L'état de l'accouchée parut relativement satisfaisant toute la journée de dimanche, avec des alternatives de tranquillité et de prostration.

Vers minuit, le 16 octobre, l'infante Isabelle, sa tante, et les hauts fonctionnaires du palais se retirèrent sans trop de préoccupation, d'autant plus qu'une consultation du médecin du palais avec un spécialiste, le docteur Gutierrez, avait abouti à un bulletin tranquillisant. Durant la nuit de dimanche, la reine Christine elle-même se retira pour prendre un peu de repos; mais elle fut bientôt rappelée, vers une heure du matin, auprès de sa fille, dont l'état commençait à présenter des symptômes inquiétants de collapsus cardiaque, avec température élevée.

Vers huit heures du matin, lundi, la malade parut mieux et, après consultation avec les spécialistes, les médecins du palais publièrent à neuf heures un bulletin rassurant et constatant une amélioration depuis la veille dimanche trois heures.

La princesse était calme relativement, avec toute sa connaissance; elle causa avec son mari, sa mère, sa tante, demanda des nouvelles de ses deux fils et sortit de la petite chambre née. Malheureusement les symptômes intestinaux continuèrent avec intensité, surtout des développements de gaz qui nuisaient aux fonctions de circulation et accentuaient les troubles cardiaques. Malgré une médication énergique et une ponction à l'abdomen, subitement, vers midi et demi, l'état de la malade empira rapidement.

On avisa les médecins qui tinrent une nouvelle consultation avec plusieurs spécialistes, et le docteur Ledesma, médecin en chef du Palais, fut chargé de communiquer à la reine-mère que l'état de la malade était désespéré, la science impuissante, et que l'heure était arrivée pour les secours de la religion. Aussitôt on avertit le roi, qui était en train de déjeuner et avait revêtu sa tenue de campagne pour se rendre aux manœuvres militaires. On avisa aussi les ministres et les membres de la famille royale. La princesse conserva sa connaissance jusqu'au bout, pendant la confession, l'extrême onction et les dernières prières, et elle s'éteignit doucement à deux heures un quart.

A propos de l'incident Crocker-Doyen.

A propos de l'incident Crocker-Doyen, nous citons l'autre jour quelques beaux chiffres d'honoraires touchés par de grands praticiens.

Voici encore une anecdote à ce sujet. Dans la seconde moitié du dernier siècle, un célèbre médecin parisien, professeur, académicien, digne d'ailleurs de sa réputation, rigot un jour de Naples ce télégramme:

"Réponse immédiate: 'Je suis à votre disposition. Conditions 25,000 francs'."

Deuxième télégramme: "Conditions acceptées. Venez de suite."

Le célèbre professeur arriva à Naples le surlendemain... pour trouver le client trépassé et palper les 25,000 francs que les héritiers payèrent sans la moindre difficulté.

Un journal de Paris, très informé, racontant l'affaire, avait divulgué le nom du médecin d'une façon ingénieuse. Il disait ceci ou à peu près:

"Au télégramme d'acceptation, notre docteur prend sa 'trousse à' plus vite, boucle sa valise et se fait conduire à l'express."

Et le journaliste ajoutait: "Si vous voulez savoir qui est ce médecin, relisez cet article: son nom y est imprimé en toutes lettres."

C'était, en effet, le docteur Tronseau, à la mémoire de qui la Ville de Paris a rendu hommage en donnant son nom à un hôpital d'enfants.

LE ROMAN DE Mlle KOURPATKINE

Un grand journal de New York le "World" raconte une singulière histoire: la fille aînée du général Kourpatkine, qu'il croit morte, serait religieuse; elle soignerait des malades dans un hôpital américain, tandis que son père, à des milliers de lieues, se livre de gloire!

Voici les faits, tels que les expose notre confrère: la première femme du général se convertit au catholicisme, et la jeune société russe lui battit froid. Elle s'en consola en voyageant à travers l'Europe, en compagnie de sa fille, devenue catholique elle aussi.

La mère mourut. Le général se remaria. La seconde Mme Kourpatkine, très orthodoxe, prit sa belle-fille en grippe et la persécuta. D'une grande beauté, la jeune fille fut recherchée par un personnage de haute naissance. Mais, résolue à entrer en religion, et à l'honneur de son père, les persécution redoublèrent.

C'est alors que Mlle Kourpatkine imagina, durant une longue absence de son père, de faire courir le bruit de sa mort. Son nom figura sur la liste des victimes d'un accident de chemin de fer. En réalité, elle s'était embarquée secrètement pour les Etats-Unis.

Cela fait ses passants il y a douze ans. Le jeune fille qui a maintenant trente ans, fait partie de l'Ordre du Sacré-Cœur, et est attachée à un œuvre hospitalière. Sa santé est chancelante, et la Mère Supérieure lui aurait permis de faire un voyage au pays natal.

A peine est-il besoin de dire que ce roman est plus ingénieux sans doute qu'authentique.

LORD ROBERTS A PAARDEBERG.

Un de nos confrères raconte que lord Roberts, accompagné de quelques amis, a visité le champ de bataille de Paardeberg, où fut défait le vieux Cronje.

Parti de Kimberley en auto-motrice, lord Roberts arriva vers midi à l'endroit où se trouvait jadis le camp de Cronje. La silhouette de Cronje et de ses hommes se dessinaient à peine sur le terrain détrempé par la pluie.

A cent mètres du camp, lord Roberts et ses amis découvrirent une ferme de paysan nouvellement construite. Devant la porte était assis le propriétaire, en train de fabriquer des chaussettes. Le groupe s'approcha. On fit remarquer au paysan qu'il avait devant lui le vainqueur de Cronje, le généralissime de l'armée anglaise. Le vieux leva les yeux, regarda longuement lord Roberts et laissa tomber ces mots:

"Il est bien petit!"

Les Poupées du Vatican.

Un de nos confrères raconte cette jolie scène qui s'est passée au Vatican:

L'autre jour, dans une des réceptions tenues par le Pape, se trouvaient les élèves d'une institution de fillettes.

Deux des petites, âgées de cinq à six ans, s'approchèrent du Saint-Père en lui disant:

"Nous prions tous les matins pour vous."

"Bravo! fit Pie X en souriant, et quelle prière disiez-vous?"

Les petites filles lui indiquèrent la prière.

"Alors moi aussi, répondit le Pape, je veux faire quelque chose pour vous: je vous donnerai une belle médaille!"

Les petites filles se précipitèrent pas très satisfaites. Pie X leur demanda si la médaille ne leur plaisait pas.

"Oh si! mais nous désirerions aussi une poupée!"

Et le Pape leur dit en riant: "Vous aurez aussi la poupée..."

THEATRES.

GRAND OPERA ROISE.

"The Christian" est une pièce remplie de situations émouvantes que traverse un joli roman d'amour.

La troupe de M. Fourton l'interprète admirablement et en fait ressortir toutes les beautés. Avec les artistes ne jouent ils que devant des salles comblées.

THEATRE GREENWALL.

Grâce à la troupe Baldwin-Melville qui joue "Why Women Sin" au nouveau Théâtre Greenwall ce mélodrame retrouve son immense vogue de l'année dernière. La troupe se distingue exceptionnellement dans cette pièce et s'y fait constamment applaudir.

CRESCENT.

George Sidney est devenu un grand favori des habitués du Crescent. On ne se lasse pas de l'admirer dans l'amusante pièce qui a pour titre "Busy Izzy."

Il est entouré d'acteurs de premier ordre, de sorte qu'on assiste dans ce théâtre à des représentations irréprochables.

Matinée aujourd'hui et samedi.

ONPHEUX.

Les phoques de Welch sont devenus de grands favoris. Le public se porte en foule à l'Onpheux pour assister à leurs tours extraordinaires. Mais ils ne constituent pas le seul spectacle, car le programme de cette semaine contient d'autres numéros intéressants, ceux de Treloar, le superbe athlète, d'Augusta Gose et d'autres.

TULANE.

Beaucoup de monde aux deux représentations d'hier au Tulane, où "The Forbidden Land" a été fort bien joué. Les interprètes de ce charmant opéra-comique sont d'excellents comédiens et chanteurs et se font bruyamment applaudir.

Le chœur, composé de jolies personnes, est exceptionnellement bon.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Berlureau désire prendre jour avec sa ami pour une affaire importante.

"Voyons, proposez-il, qu'est-ce que vous diriez de jeudi prochain?"

"Jeudi... impossible, je pars pour la Russie."

"Et bien, alors... vendredi?"

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PARAVANT.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris.

\$12.00. Un an \$24.00. 6 mois \$12.00. 3 mois \$6.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris.

\$15.00. Un an \$30.00. 6 mois \$15.00. 3 mois \$7.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin.

Pour les Etats-Unis, port compris.

\$6.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger.

\$8.00. Un an \$48.00. 6 mois \$24.00. 3 mois \$12.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette Edition étant comprise dans notre Edition Quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent adhéser nos marchés.

Non agréés peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

No 44 Commencé le 13 Sept 1904

LA DELAISSEE

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIEME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

JY

Suite.

"Mais où voulez-vous en venir?"

"Nous parlons de Germaine Desbrieux... vous l'aimez? Le duc se releva.

En une seconde, il devint nerveux ses sourcils se rapprochèrent.

Et, marchant encore à travers la pièce, tandis qu'elle le suivait des yeux:

"Si vous êtes généreuse, ne le soyez pas à demi... Il y a un enfant!... Voulez-vous qu'un jour... je sois exposé à recevoir une décharge de plomb dans les poitrines... comme Leferrier?"

Madame de Morcef fut un geste bref.

"Ne parlons plus de Germaine Desbrieux."

"Elle vous aime, elle me l'a dit... je la plains... Il ne faut pas simer un homme comme vous."

Il eut un mouvement pareil. "C'est vous qui le demandez... ne parlons plus d'elle."

"Le voulez-vous?"

"Si je le veux, mon ami! Elle approuva sur le timbre, placé à sa portée, près du buvard où elle écrivait."

Un valet parut, correct comme celui qui pénétrait tout à l'heure dans le boudoir de Madame Hurryayre—avec plus d'apparat, la livrée exigeante, chez le duc de Morcef, la calotte courte et les bas blancs.

"Faites venir Madame Fiérth, —Oui, madame la duchesse. Madame Fiérth, personne d'un âge mur et compatriote de la maîtresse de maison, avait la haute main sur le personnel, à l'hôtel du parc Monceau."

Les deux femmes échangeèrent quelques paroles en anglais. Ce fut tout.

Le lendemain matin, chacun serait prêt, pour le départ, grands et petits.

"Vous emmenez votre secrétaire, interrogea madame de Morcef, une fois la majordome partie."

"Non... je n'ai pas besoin de lui."

"Et elle dit, les paupières mi-closes: —Je ne demande qu'à le croire."

M. de Morcef sortit du bou-

doir empire, pour descendre au rez-de-chaussée de l'hôtel, et gagner une vaste pièce qui formait une bibliothèque contenant un sérieux nombre de volumes parmi lesquels des éditions d'un grand prix.

Le duc, s'il n'y mettait pas souvent le nez, tenait à ce qu'on d'entre pussent se renseigner chez lui, et lui donner en même temps, la réputation d'un bibliophile distingué.

Une pièce adjacente à cette bibliothèque, formait le bureau du secrétaire.

Armand Ferréas, jeune, trente et quelques années,—de l'âge à peu près de M. de Morcef, fils du précepteur de celui-ci, avait été son camarade d'études.

Fort intelligent, fort instruit, faisant des lettres à ses moments perdus, et remarqué avec un livre d'une psychologie plutôt crève, Ferréas qui avait gardé dans son poste spécial, une indépendance excluant toute idée de servilité, restait pour Guillaum, le compagnon qu'il avait été presque depuis l'enfance, profitant sans arrière-pensée de sa fortune, partageant les plaisirs qu'il pouvait partager, se faisant un complice, sur la discrétion duquel, il pouvait compter.

Cette camaraderie avait assez de sincérité pour que l'envie ne s'y mêlât point.

Son scepticisme n'allait pas jusqu'à dénigrer de celui dont il profitait.

A la place de ce dernier, il eût fait, sinon plus, du moins autant.

Et comme Guillaum ne montrait envers lui aucune morgue, qu'il continuait à s'appeler par leur prénom, souvent à se tatoyer, se traitant en anciens condisciples, il trouvait tout naturel cette complaisance, que sentait madame de Morcef, en lui croyant des causes autres, et plutôt vénales.

Sa tâche de secrétaire comportait une sérieuse responsabilité si elle laissait des loisirs.

Tous les comptes étaient compliqués, la correspondance sérieuse.

La rémunération, du reste, était généreuse, en dehors des avantages de la situation.

Beaucoup enviaient le poste, même avec d'autres succès littéraires, Ferréas n'eût point été assez fou pour lâcher.

Il repassait différents mémoires, envoyés par des fournisseurs plus ou moins scrupuleux, lorsque le duc entra, plutôt en coup de vent, en repoussant d'un mouvement vif la porte derrière lui.

"Je pars demain matin pour les Etats-Unis, mon cher! Le secrétaire laisse tomber sa plume."

"Comment, pincé?"

"Par Harrayre. Le secrétaire est un haut-le-cœur."

"Ce n'est pas vrai! Il n'y a pas deux heures... J'ai comme la vague idée que cela va être l'instance en divorce."

"C'est le moment d'aller présenter à mon beau père l'assurance de mon dévouement."

Armand Ferréas regardait avec une réelle stupeur celui qui parlait.

"Demain matin, reprit M. de Morcef, nous prenons tous le train du Havre; père, mère et enfants."

"Le soir, nous embarquons sur la 'Savoie'."

"C'est ce qui s'appelle, sans jeu de mots, un départ à la vapeur."

"J'en suis bien!"

"Reviens à toi et conviens que je ne suis pas un imbécile. Harrayre s'est conduit en homme de sang-froid et de correction."